

Chloé FALCY

La Mécanique des ailes
Hélice Hélas Éditeur, Vevey, 2025

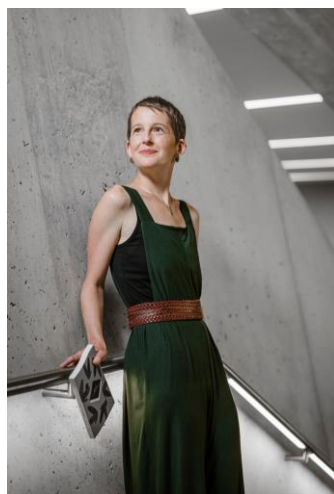


Foto: Gabriel Monnet



Chloé FALCY

La Mécanique des ailes

Roman, 220 Seiten / pages / pagine
Vevey, Hélice Hélas Éditeur, 2025
CHF 26.00
ISBN 978-2-940700-81-3
www.helichehelas.org

Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Un homme interné dans un hôpital psychiatrique bavarois peint et dessine toute la journée entre rêves, visions et souvenirs de sa vie écoulée. S'il n'est jamais nommé, l'on découvrira une fois le livre refermé qu'il s'agit d'Eugène Gabritschewsky (1893-1979), entomologiste de génie et figure majeure de l'Art brut.

Ce roman à la première personne du singulier nous apprend que le narrateur est né à Moscou, en 1893, d'une aristocrate et d'un célèbre bactériologiste, qu'il a grandi au sein d'une élite pétrie d'érudition et a toujours nourri deux grandes passions : la peinture et l'entomologie.

La Première Guerre mondiale, puis la Révolution d'Octobre, précipitent la chute de l'ancien ordre social et politique et bouleversent l'univers du jeune biologiste qu'Eugène est devenu. Pour fuir à la fois les convulsions de la Russie et l'emprise d'une mère possessive, il part s'établir à New York, où la Columbia University l'engage en qualité de chercheur en biologie génétique. Il y travaille sur la drosophile, multipliant les expériences sur des milliers de mouches, scrutant mutations et transmissions de gènes, tentant de comprendre la mécanique du monde et le vol des insectes.

Peu à peu, il transpose sur les sociétés humaines ce qu'il observe chez les insectes, jusqu'à se voir lui-même, au milieu d'incessants bourdonnement d'élytres, comme un mutant, une monstruosité de la nature prise au piège dans une immense et grouillante termitière moderne : l'épuisement et l'obsession ont fini par déboucher sur des crises de schizophrénie, brisant net sa trajectoire scientifique.

Ramené de New-York et interné en Bavière par son frère, il mènera près de cinquante ans d'une existence recluse à l'asile, jusqu'à sa mort en 1979. C'est là, dans ce lieu de claustration, qu'il vivra sa véritable métamorphose et déploiera enfin ses ailes : son projet de réconcilier l'Art et la Science trouvera finalement sa forme, dans une pratique picturale semi-clandestine - cinq mille dessins et peintures réalisés avec du matériel de rebut - qui fera de lui l'un des artistes les plus importants de l'Art Brut.



Foto: Sophie Kandaouroff

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

Librement inspiré de la vie d'Eugène Gabritschevsky (1893-1979), figure majeure de l'Art brut, ce roman tisse une intrigue qui interroge les frontières poreuses entre savoir rationnel et création visionnaire, mais aussi entre biographie et fiction.

La prose de Chloé Falcy oscille en effet entre le registre du conte poétique et celui du récit historique pour comparer l'infiniment petit des chromosomes au gigantisme d'un XX^e siècle fait de totalitarismes, de globalisation et de conquête spatiale, mais aussi pour donner à voir comment se trame un naufrage de la rationalité, comment un savant peut devenir un artiste visionnaire depuis le cœur de la folie.

Le texte, captivant et très bien documenté, est d'une grande richesse thématique et d'une non moins grande qualité littéraire. Cette belle plume, précise et sensible, ne tombe jamais dans la lourdeur explicative d'un genre biographique qui se veut objectif, mais se glisse bien plutôt avec poésie et onirisme dans la peau de son personnage pour tenter d'en restituer l'intériorité toute subjective.

Le thème ainsi que son traitement sont très susceptibles d'intéresser un public autre que francophone. Le roman est postfacé par Michel Thévoz, ancien directeur du Musée de l'Art Brut à Lausanne (qui a exposé Gabritschevsky en 2016). Il a remporté le Prix du Livre de la Ville de Lausanne 2025 et a été finaliste du Prix du Public RTS 2025.

Biografie / Biographie / Biografia

Chloé Falcy est née en 1991 et « La Mécanique des ailes » est son deuxième roman. Publié en 2017, son premier roman, « Balkis » (Pearlbooksedition), a été lauréat du Prix littéraire Chênois et finaliste du Prix des 5 continents de la francophonie ainsi que du Prix de la première œuvre littéraire francophone ADELFA-AMOPA.

Chloé FALCY

La Mécanique des ailes

Hélice Hélas Éditeur, Vevey, 2025

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa



Pressestimmen

[RTS Culture / Sélection du Prix du Public octobre 2025](#)

Les quatre finalistes de la sélection 2025 du Prix du public RTS sont connus

[QWERTZ / RTS / 27 août 2025](#)

Entretien avec Chloé Falcy, autrice de "La mécanique des ailes"

Für weitere Pressestimmen siehe → <https://helicehelas.org/catalogue/la-mecanique-des-ailles/>

L'écrivaine Chloé Falcy lauréate du Prix du livre de la Ville de Lausanne

🕒 09/02/2026

PRIX LITTÉRAIRE (/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13)

Prix(/parole-du-livre-0?f%5B0%5D=tags%3A64)

Ville de Lausanne(/parole-du-livre-0?f%5B0%5D=tags%3A399)



Partager



© Sophie Kandaouroff

Chloé Falcy est lauréate de la 12^e édition du Prix du livre de la Ville de Lausanne pour *La mécanique des ailes* (<https://helicehelas.org/catalogue/la-mecanique-des-ailes/>), paru en août 2025 chez Hélice Hélas Éditeur.

La lauréate a été dévoilée lors de la cérémonie du 2 février au Théâtre Vidy-Lausanne, rythmée par la projection de courts-métrages inspirés des cinq ouvrages en lice, ainsi que par des lectures et des échanges avec leurs autrices et auteurs: Roland Buti, Chloé Falcy, Léna Furlan, Philippe Lamon et Antoine Rubin. Inspiré du parcours d'Eugène Gabritchevsky, *La mécanique des ailes* a conquis le public votant, qui était composé cette année de près de 900 personnes.

Chloé Falcy bénéficiera d'une résidence littéraire au Château de Lavigny et reçoit un prix d'un montant de 5'000 CHF.

LA MÉCANIQUE DES AILES

«Dans un hôpital psychiatrique allemand, un homme peint. Au fil des heures blanches et creuses, il se souvient de son enfance dans la Russie des Tsars. Son père est un illustre bactériologiste, au demeurant l'inventeur d'un vaccin contre la scarlatine. Sa mère est issue de la noblesse et descendante d'une famille d'armuriers. S'ils ne semblent avoir aucun atome crochu l'un avec l'autre, ils préparent néanmoins leur progéniture à une vie d'érudition et d'humanisme. L'homme se remémore que ce sont les pieds dans la boue et la tête tournée vers le ciel, auprès des perceurs de son foyer bourgeois, que se sont liés ses deux passions, si ce n'est ses deux obsessions: la peinture et l'entomologie. Puis la Première guerre mondiale éclate, accompagnée ensuite par les remous de la révolution d'Octobre et l'essor d'un nouvel ordre politique et social. Fuyant son pays, mais également sa mère possessive, le narrateur saisit l'occasion d'aller étudier la génétique à New York. Dans cette ville froide d'immigrés et d'exilés, il rejoint le laboratoire du Professeur T.H. Morgan et ses études pionnières sur la mouche drosophile. Le narrateur sombre progressivement dans l'épuisement, insecte de plus dans la Grande fourmilière, jusqu'à sa première crise de dissociation.

Ramené en Europe par son frère, l'homme débute une nouvelle vie, cloîtrée cette fois-ci. Paradoxalement c'est dans cette configuration que s'exprime son grand projet de rendre l'Art à la Science et la Science à l'Art, d'abord clandestin jusqu'à sa conquête du statut d'artiste allant le mener à devenir l'une des figures phares de l'Art brut. Derrière ce récit librement inspiré de la vie d'Eugène Gabritchevsky, l'autrice lausannoise Chloé Falcy interroge les interfaces et les porosités entre le savoir et la création, entre les fascinations de l'infiniment petit et le gigantisme qui s'empare du 20^e siècle; de l'étude des chromosomes et des gènes, à l'instauration d'États totalitaires, à la globalisation économiques jusqu'aux premiers pas sur la Lune. Ce que démontre

Chloé Falcy dans son récit, n'est autre que de la folie clinique à la capture d'un ethos, il n'y a parfois que quelques pas à franchir, un microscope à retourner sur soi et les autres, insectes sociaux que nous sommes.»

Postface: Michel Thévoz



[\(/shop/romans/la-mecanique-des-ailes\)](/shop/romans/la-mecanique-des-ailes)

La mécanique des ailes

[\(/shop/romans/la-mecanique-des-ailes\)](/shop/romans/la-mecanique-des-ailes)

Auteurs
Falcy, Chloé

Acheter en ligne[\(/shop/romans/la-mecanique-des-ailes\)](/shop/romans/la-mecanique-des-ailes)

En savoir plus



Source: www.lausanne.ch

À LIRE AUSSI



PRIX LITTÉRAIRE [\(/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13\)](/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13)
[\(/blog/le-prix-bop-europe-pour-la-joie-de-lire\)](/blog/le-prix-bop-europe-pour-la-joie-de-lire)

LE PRIX BOP EUROPE POUR LA JOIE DE LIRE [\(/BLOG/LE-PRIX-BOP-EUROPE-POUR-LA-JOIE-DE-LIRE\)](/BLOG/LE-PRIX-BOP-EUROPE-POUR-LA-JOIE-DE-LIRE)

21/09/2021

[Prix\(/parle-du-livre-0?f%5B0%5D=tags%3A64\)](/PARLE-DU-LIVRE-0?f%5B0%5D=tags%3A64)



PRIX LITTÉRAIRE [\(/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13\)](/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13)
[\(/blog/le-goncourt-de-la-nouvelle-2021-a-metropolis\)](/blog/le-goncourt-de-la-nouvelle-2021-a-metropolis)

LE GONCOURT DE LA NOUVELLE 2021 À METROPOLIS [\(/BLOG/LE-GONCOURT-DE-LA-NOUVELLE-2021-METROPOLIS\)](/BLOG/LE-GONCOURT-DE-LA-NOUVELLE-2021-METROPOLIS)



PRIX LITTÉRAIRE [\(/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13\)](/PARLE-DU-LIVRE-0?F%5B0%5D=CATEGORY%3A13)
[\(/blog/cecile-alix-remporte-le-prix-rt-litterature-ados-2023-pour-son-roman-animal\)](/blog/cecile-alix-remporte-le-prix-rt-litterature-ados-2023-pour-son-roman-animal)

CÉCILE ALIX REMPORTE LE PRIX RTS LITTÉRAURE ADOS 2023 POUR SON ROMAN «A(NI)MAL» [\(/BLOG/CECILE-ALIX-](/BLOG/CECILE-ALIX-)

Culture

Culture • Cinéma • Séries • Musiques • Livres • Spectacles

• Arts visuels • Jeux vidéo

Chloé Falcy remporte le Prix du livre de la ville de Lausanne avec "La mécanique des ailes"

Livres

Publié le 3 février 2026 à 11:09



Résumé de l'article ▼

Partager



menu



Info Sport Culture



L'écrivaine lausannoise Chloé Falcy remporte la 12e édition du Prix du livre de la ville de Lausanne. Elle est distinguée pour son roman "La mécanique des ailes", qui s'inspire de la vie du biologiste et peintre d'art brut Eugène Gabritchevsky.



menu



Info Sport Culture



L'écrivaine lausannoise a été récompensée lundi soir lors d'une cérémonie au Théâtre de Vidy. Elle obtient un prix de 5000 francs, comme les quatre autres auteurs en lice. Elle sera également accueillie en résidence littéraire au Château de Lavigny.

Dans "La mécanique des ailes" (Hélice Hélas Editeur), l'auteure entre dans la tête d'Eugène Gabritchevsky. Le narrateur se remémore son enfance dans la Russie des tsars et le début de sa passion pour les insectes. Il raconte ses études en génétique à New York, où grandit son obsession pour les mouches drosophiles.

>> **A lire aussi** : [Insectes, folie et création, le nouveau roman halluciné de Chloé Falcy](#)

Mais à la suite d'une crise psychotique, il est interné dans un hôpital psychiatrique en Allemagne où il finira sa vie. C'est là qu'il développe sa deuxième passion, la peinture.

Une langue "riche et poétique"

Le "magnifique roman" de Chloé Falcy est écrit dans une langue "riche et poétique", souligne la Ville de Lausanne dans un communiqué. Cette fiction historique explore les liens entre art, science et maladie psychique.

>> **A voir, la présentation de "La mécanique des ailes" par Chloé Falcy, finaliste du Prix du public RTS 2025 :**



Née en 1991, Chloé Falcy a étudié les langues à l'Université de Lausanne. Elle a travaillé comme médiatrice culturelle au Musée de l'Art brut, où elle a découvert les oeuvres de Gabritchevsky. Elle a publié en 2017 son premier roman "Balkis", sur une jeune Irakienne venue étudier en Suisse. Elle oeuvre aujourd'hui dans le milieu de l'édition en marge de son activité d'écriture.

Livre plébiscité par le public

Le calendrier du Prix, resserré sur cinq mois, a trouvé son rythme de croisière, relève la ville. Les lectrices et lecteurs désignent le roman primé. Cette année, près de 900 personnes ont participé, un chiffre en hausse de 30%. La majorité des votes provient du canton de Vaud. La moyenne d'âge des votants est de 58 ans.

ats/mh

Publié le 3 février 2026 à 11:09

À consulter également



Prix du public RTS 2025

Quartier livre
Le 7 décembre 2025



Découvrez qui sont les cinq finalistes pour le Prix du livre de Lausanne

Livres
Le 20 août 2025



Entretien avec Chloé Falcy, autrice de "La mécanique des ailes"

QWERTZ
Le 26 août 2025



Info Sport Culture



**Inter
Discount**

Nous
sommes
toujours là
pour toi.



149.95 au lieu de 179.95

LOGITECH G915 X
LIGHTSPEED

Prof

L LIVRES

Un roman entre sciences et arts. Chloé Falcy réhabilite la folie objective d'Eugène Gabritschevsky

L'écrivaine lausannoise fait mouche avec *La mécanique des ailes*, roman librement inspiré de la vie et de l'œuvre de ce grand savant et grand délirant, abîmé à la croisée des sciences et des arts.

 PARTAGER



Installer l'application La Liberté



THIERRY RABOUD

6 septembre 2025 à 09:00

🕒 Temps de lecture : 4 min

Une mouche vole entre les murs blancs d'un hôpital psychiatrique. «Je l'ai pourchassée avec patience, des heures durant. Pas dans l'espoir du chasseur d'attraper et de posséder sa proie, mais seulement pour la contempler.» Ballet qui se termine dans un coin de la pièce, où une tisseuse se tient en embuscade. «A présent l'être aérien n'est plus qu'une carcasse contenant des entrailles liquéfiées, que l'araignée prendra son temps à sucer.»



C'est infime, et c'est un monde. Il prend forme, tour à tour scrupuleuse et fantasmagorique, dans le regard d'Eugène Gabritschevsky (1893-1979), grand savant et grand délirant, entomologiste de génie qui subira un demi-siècle d'internement où naîtra paradoxalement une œuvre graphique parmi les plus libres de l'art brut. Créatures hybrides au regard démesuré, spectres chitineux, paysages cosmiques, univers multiple et inquiétant dont ce roman signé Chloé Falcy, née en 1991 et déjà remarquée par plusieurs prix littéraires, excelle à réinventer l'arrière-plan biographique comme historique.

LIRE AUSSI

Installer l'application La Liberté

D'emblée, on pense à Louis Soutter, à la restitution de sa vie «probable» par Michel Layaz, qui en 2016 préférait la suggestion impressionniste au simple décryptage d'une œuvre au prisme de la destinée tragique de son auteur. De même, on admire ici la capacité de l'autrice lausannoise à sortir du cadre, elle qui cherche moins à déverrouiller les mystères de ces gouaches hallucinées qu'à révéler la profondeur sensible dont elles procèdent. Un roman «librement inspiré» qui, en dépit peut-être de quelques longueurs dans sa deuxième partie, impressionne par son style impeccable autant que par sa construction maîtrisée, veinée d'un onirisme inquiet.



LIRE AUSSI

Michel Layaz, Assurément

Depuis la chambre de cet asile allemand où il est enfermé, parmi les mouches et les infirmières aux seins lourds qui finissent par lui concéder un petit matériel de peinture, Eugène Gabritschevsky voyage dans les rêves et les souvenirs. Entrelacs narratif où ses années de réclusion se tressent à la trajectoire mouvementée de ce rejeton de l'aristocratie russe du XIX^e siècle, appelé à traverser les soubresauts du suivant. Enfance moscovite parmi l'élite cultivée, où se succèdent les précepteurs pour être digne du rang comme du père, célèbre bactériologiste, inventeur du vaccin contre la scarlatine bientôt tué «par l'un de ses sujets d'étude».

Installer l'application La Liberté

La peinture et les insectes déjà hypnotisent son âme d'enfant, mais comme la première n'est «pas un métier», le jeune Eugène consacra ses facultés exceptionnelles à la biologie, qu'il étudie à l'université tandis qu'éclate la Révolution russe. «La fin du monde a commencé», la noblesse se barricade devant la vague rouge, et le narrateur saisit l'occasion pour fuir sa patrie aussi bien que la fêrule maternelle, s'embarquant direction New York avec une valise remplie d'insectes velus.



Accueilli froidement dans un laboratoire où l'on entend les mouches voler puis se reproduire et périr sous la lentille de chercheurs qui en traquent les mutations génétiques, Gabritschevsky tente de survivre dans la fourmilière urbaine. Mais l'épuisement gagne, et bientôt la folie, qui progressivement le détache d'une réalité à laquelle seul le dessin, et la douceur ingénue de sa fiancée française, semblent pouvoir l'arrimer encore.

Temps d'avance

Depuis les cauchemars de l'enfance jusqu'aux visions tardives les plus démentes, et depuis octobre rouge jusqu'à la lune blanche où l'homme finira par poser le pied, la trame romanesque articule subtilement ce naufrage de la rationalité entre grande et petite histoire. Ainsi, on ne se demande jamais quelle mouche a piqué le bonhomme tant on parvient à aimer le monde tel qu'il apparaît dans son regard, écartelé entre science et art, qui ne renonce ni à l'obsessive précision de

Installer l'application La Liberté

«objective», qui n'est tenue sur le moment pour maladie que d'avoir un temps d'avance sur ce qu'il est convenu d'appeler la réalité.»



Un diptère déjà portait le nom de cet esprit en avance, *Volucella flava Gabritschovsky*. Un roman désormais prolonge magnifiquement la vibration de son existence consacrée à la quête, éperdue jusqu'à se briser les ailes, du vivant que nous sommes – hommes comme mouches. »

Installer l'application La Liberté

CHLOÉ FALCY

LA MÉCANIQUE DES AILES

ROMAN

POSTFACE DE MICHEL THÉVOZ

HÉLICE HÉLAS

Le ciel est gris, lesté de pluie. Il a pris des allures d'océan, qui pend au-dessus de nos têtes et menace de nous engloutir.

J'entends les gouttes s'écraser sur le toit, former des rigoles qui s'insinuent dans les murs et coulent des plafonds balafrés de veinules. Une à une, elles élargissent la tache à mes pieds, qui, de flaque, deviendra bientôt une mare luisante.

Le ciel gris s'est répandu sur le monde. Il lui a volé ses couleurs tel un monstre avide de lumière, le réduisant à l'enceinte de l'institution.

Par la fenêtre, la pluie tombe, malmenant la surface marécageuse qu'est devenue la cour. Pour un peu, on pourrait distinguer des formes tapies dans cette masse sombre, entre pierres et eau. Des corps grouillants, sylphides ou démons, qui dansent, il me semble, en susurrant mon nom.

Un cri dans le couloir me fait tourner la tête. Cela fait longtemps que je ne sursaute plus quand les voix des fous se font entendre. Peut-être que lui aussi a vu un de ces spectres, cauchemar d'enfant devenu chair.

Je passe la tête par l'embrasure. Dans le couloir, un homme est recroquevillé, les mains contre les tempes. Comme une icône, une infirmière se tient au-dessus de lui, la main tendue.

– *Entschuldigung...*

Elle tourne un visage dur et froid vers moi, son corps massif soudain dépouillé de toute aura.

– Retournez dans votre chambre.

– Que lui arrive-t-il ? demandé-je en désignant l'homme à terre.

– Rien. Juste un mauvais moment, en attendant que l’orage passe.

Pressé contre le mur comme s’il souhaitait s’y fondre, l’homme secoue la tête, répétant une litanie dont seuls émergent les mots *inondation* et *fin du monde*.

– Retournez dans votre chambre, répète-t-elle plus doucement. Je passerai vous voir plus tard.

– *Fräulein*, je voulais vous demander... Pourriez-vous me procurer de la peinture ?

– De la peinture ?

Dans sa bouche, dans ce lieu, le terme paraît étrange, presque obscène. Il n’a pas sa place ici. La normalité, c’est l’homme qui crie.

– Oui, de la gouache, et quelques pinceaux. Je vous rendrai l’argent, bien sûr.

Elle s’apprête à répondre, interrompt le mouvement de ses lèvres quand l’homme crie plus fort, se tirant le visage de ses doigts. Il a les yeux si grands qu’on pourrait y mettre le ciel entier, avec sa pluie et ses nuages.

– Je verrai ce que je peux faire. En attendant, retournez dans votre chambre.

– Quel est votre nom ?

– Brünhild.

– Brünhild. Merci.

Elle ne sourit pas quand je me détourne. De retour dans ma chambre, je ferme la porte derrière moi. Sur le sol, la tache s’est encore agrandie. Je regarde les gouttes tomber du plafond comme autant de petits organismes sautant d’une falaise.

Je me demande combien de temps il faudrait pour que je puisse y plonger ma propre tête.

Je soulève le matelas, m'assure que le trésor est toujours là. Un tas de supports récupérés, papiers radiographiques, dos d'enveloppes et de calendriers, feuilles éparses, arrachées. En entendant des pas dans le couloir, je le laisse retomber sur les armatures dans un bruit sourd.

Lorsque je retourne à la fenêtre, j'évite de regarder l'armoire où une valise recouverte de poussière garde encore sa gueule fermée, huître tapie dans l'obscurité. À attendre son heure, le temps de la marée.

PREMIÈRE PARTIE

LARVES ET NYMPHES

Ici pourrait bien être n'importe où, nulle part. Entre les murs de l'hôpital, il est facile de laisser ses pensées dériver — de l'autre côté de la plaine, des champs qui entourent l'enceinte, dans la ville qui déploie ses immeubles et ses tours. De si loin, on ne distingue rien d'humain. Elle pourrait être vide, ou grouiller de vies.

Seule la langue que je me force à parler, que j'entends, me rappelle où nous sommes, dans ce pays où je me suis retrouvé par hasard, parce que la personne qui s'appelle mon frère y a conduit ses pas. Même s'il ne vient presque jamais me voir, il a tout de même tenu à m'enfermer près de lui.

Souvent, j'oublie dans quel coin du monde nous nous trouvons. Mon esprit est alors libre de s'évader, de réinventer la monotonie des jours. Quand vient le soir, il glisse sur les plaines aveugles. C'est là qu'ils sont tapis, et que je les retrouve.

Je viens de la terre des loups, des fantômes et des songes.

Le soir avant de m'endormir, ma mère me disait de prêter l'oreille à leurs voix. Dans l'obscurité de ma chambre d'enfant, elle devenait une forme penchée vers moi, qui mettait un doigt sur ma bouche. Murmurait — c'est l'heure à laquelle ils sortent, à la faveur des ombres. Elle me disait d'écouter leurs histoires, car c'étaient d'eux que nous descendions. Les morts qui nous avaient précédés, et qui refusaient de disparaître.

Invisibles, dépourvus de corps, ils profitaient de la nuit pour venir respirer la vie des autres, gardiens de ceux qui les écoutaient, démons de ceux qui les ignoraient. Des générations d'hommes et de femmes qui endurèrent le rude climat des terres du nord, le long des plaines, en haut des montagnes. Ceux qui

courbèrent le dos pendant des siècles pour labourer le sol gelé, stérile jusqu'à ce qu'il donne ses premiers légumes durs, coriaces à cuire. Pour s'abriter, ils édifièrent des murs, entres lesquels ils créèrent des mélodies endiablées, aptes à les protéger du froid. Et à force de sueur, de patience, de maladies et de coups du sort, ils avaient durci leurs cœurs et leurs corps pour bâtir les plus belles villes du monde, terreaux de science et de culture.

Je peinaï à dormir durant toute mon enfance, mes cauchemars émaillés de silhouettes indéfinies au sein de masses d'orages et de nuages. Pendant des années, je fus terrifié par l'idée que ces fantômes m'emmèneraient loin de mon foyer, envieux de mon enfance, de la vie que j'avais encore devant moi. Ils m'emporteraient la nuit, quand les adultes dormaient et que les bêtes rôdaient dans les bois. Je disparaîtrais avec la venue du jour, et personne ne me reverrait jamais.

Je connus mon premier amour à la campagne, dans le sud, près du fleuve qui coupe la terre en deux. Dans ce coin du monde où les chardons géants poussaient le long des eaux et où les demeures étaient bien plus rares que les loups, les flots traçaient une longue entaille encore à vif dans la terre, gigantesque frontière entre les civilisations.

Pour nos yeux d'enfants, le domaine de notre grand-père était un univers infini, fait de forêts indomptées et de landes qui s'étendaient à perte de vue. Au milieu de ce paysage, il était planté comme une énorme anomalie de pierre. Nous y passions plusieurs mois par année, tellement loin de la capitale qu'on en venait, à la fin du séjour, à douter de son existence.

Mes frères occupaient leur temps à lire, à nager ou à chasser en compagnie d'un ami de mon grand-père qui avait fait ses armes au nord, tout près du pôle. Un géant barbu, qui nous paraissait capable d'abattre un arbre à mains nues. Nous l'écoutions nous raconter le combat qui l'avait opposé à un ours, alors qu'il ne lui restait plus qu'une balle qu'il avait fichée entre les yeux de l'animal. Que, là-bas, le froid peut te prendre d'un coup, comme un homme avec une femme. Il t'agrippe, te fige, en pleine pensée, le cœur cessant de battre dans son linceul de chair glacée, et tu ne te sens même pas partir. Il disait qu'à cet instant, il n'est plus question de force ou de volonté. Si le froid te choisit, il n'y a rien à faire. Il avait souvent pensé mourir, mais le froid n'avait jamais jeté son dévolu sur lui.

Cet homme et ses histoires me faisaient peur, et je ne me joignais que rarement à ces expéditions à dos de cheval. L'objet de mes désirs était bien plus petit que les bêtes qu'ils traquaient. Alors qu'ils passaient des heures dans les étendues immenses, je n'avais que quelques pas à faire pour retrouver le monde qui grouille, invisible, en marge du nôtre, que nous foulons aux pieds tous les jours sans soupçonner son existence. Il suffit de plonger nos ongles dans la terre pour les voir. Les invertébrés, êtres infimes, parfois repoussants, qui représentent pourtant plus du neuf-dixième de la totalité du vivant.

Comme les autres, je n'avais d'abord d'autre désir que de les écarteler et les détruire, dans cet élan qu'ont les enfants d'être des dieux. J'anéantis des dizaines de fourmilières, broyais leurs habitantes sous mes pieds, noyais des générations entières d'insectes dans mon urine. Une fois, je rassemblai des dizaines

de punaises en rang sur le muret du jardin, ventre offert au ciel, pour observer leurs innombrables pattes se tortiller en silence. Au matin, elles étaient toutes mortes de froid et d'épuisement, figées dans la vaine lutte pour leur survie. Puis, un jour, je coupai un ver de terre en deux. Les deux moitiés restèrent inertes un instant, avant que l'une ne s'agite et reparte en rampant. Un être infime avait défié ma loi, et je compris : pour devenir une divinité, on ne peut pas se contenter de tuer. Il faut aussi connaître.

Dans cette quête de savoir, j'appris à aimer les insectes et, comme dans tout amour, je voulus les posséder. Les collectionner, les mettre en cage, en boîte ou en bocaux. Dans les marécages où je manquais souvent m'embourber, à quatre pattes sur le sol de la forêt, courbé dans les hautes herbes, je les traquais. Dans leurs nids et leurs tanières. Les vers. Les cloportes. Les mouches et les mille-pattes. J'observais comment les fourmis élevaient les pucerons sur les tiges pour manger leurs déjections, comment les abeilles vieillissantes s'épuisaient jusqu'à la mort pour amener à leurs sœurs une subsistance. Je notais tout dans des carnets, voyeur de leurs petites vies si riches à l'aune de leur insignifiance. À défaut de démembrer leurs corps, j'en faisais l'inventaire, en les assommant de vapeurs de cyanure, avant de planter des épingles dans leurs ailes et leurs abdomens. Ainsi crucifiés, leurs couleurs intactes, ils étaient laissés à la postérité, aussi beaux que les saints qui ornent les vitraux de nos églises. Mais il n'était pas question de prier devant ces fétiches — ma révérence, c'était de les comprendre.

Ma mère hurlait quand elle me voyait rentrer avec mes habits maculés de terre, pestant contre mes ongles brunis,

dont la crasse, à force de fouiller la terre, était devenue impossible à ôter. Un soir, je revins avec les membres ankylosés, les jambes ne me portant presque plus. Elle se précipita vers moi, me déshabilla dans le hall d'entrée. Elle m'ordonna de ne pas bouger tandis que je restais debout, nu comme un ver, devant mes frères et nos domestiques.

Elle fit couler elle-même le bain qui me réchauffa, pestant contre mon indocilité, le fait que je sois devenu comme les êtres que j'étudiais, un insecte rampant dans la terre. Alors qu'elle parlait, sa main tenait une éponge brûlante, qu'elle frottait sous mes aisselles, le long de mes bras, sur mes paumes — un contact étonnamment doux, qui contrastait avec la dureté de sa voix. J'aurais voulu lui dire que, même si elles étaient enfantées dans l'obscurité, ces vies étaient le reflet infime et grouillant des nôtres. Mais je gardais le silence, savourant le contact, bien trop rare, de ses doigts sur ma peau.

Cet épisode me poussa à trouver d'autres moyens que de longues heures dans l'humidité et le froid pour mener mes observations. À l'aide de planches de bois chapardées dans la remise, je construisis des boîtes avec, sur le devant, des plaques de verre. J'y enfermai des nids de guêpes et les regardai, des jours durant. J'observais comment elles vivaient, comment elles perpétuaient l'espèce. Comment des mouches scélérates, vêtues des couleurs mimétiques de leurs ennemies, s'immisçaient dans leurs nids pour les tuer, une à une. Comment, contre toute attente, les féroces guerrières jaunes et noires étaient décimées, leurs larves dévorées par les syrphes parasites. Et les soirs de nos étés, je narraï ces récits et drames de l'autre monde à mes frères, utilisant des

masques découpés dans des draps de lit, renouant avec la tradition, tant célébrée par ma mère, du carnaval de Venise.

Mais la vie n'était pas une comédie, ni un jeu. Je le compris quand mon père me révéla l'invisible en m'offrant un microscope. Je plaçai le corps minuscule d'une mouche sous la lentille, avant d'y braquer mon regard. Soudain, elle devint reine et, sous ses ailes, je vis la lumière. La vraie.

* * *

Je l'ai pourchassée avec patience, des heures durant. Pas dans l'espoir du chasseur d'attraper et de posséder sa proie, mais seulement pour la contempler.

Elle était belle. Un plaisir à contempler. Lascive, elle s'est posée sur mon lit, s'est promenée quelques minutes sur les draps. Une *musca domestica* commune, venue trouver refuge contre le vent d'hiver. Fugitive entre ces murs, elle semblait reprendre son souffle, frottant ses élégantes pattes postérieures l'une contre l'autre.

Elle a pris le temps de réchauffer ses ailes transparentes en les faisant battre avec frénésie dans l'air humide, porteur de moisissures. Le froid ne la prendrait pas aujourd'hui. Elle était sauvée, au moins un jour de plus.

J'ai suivi ses mouvements gracieux, le ballet qui l'a menée sur la chaux des murs. Je l'ai regardée alors qu'elle voletait dans l'espace confiné de ma chambre, devenu nouveau monde pour celle qui avait défié la loi blanche.

Elle n'a pas vu la mort arriver sous la forme d'une toile tendue au-dessus de la vitre, y a volé pour rejoindre la lumière qui avait percé le ventre d'un nuage. Elle était déjà prise au piège quand la tisseuse noire a fondu sur elle. En un éclair, tout était fini, la chélicère plantée dans son dos et le poison injecté dans son corps menu. Je ne sais pas si elle a souffert — c'est sans un cri que les insectes meurent.

À présent, l'être aérien n'est plus qu'une carcasse contenant des entrailles liquéfiées, que l'araignée prendra son temps à sucer. Contre la vitre sale, une lumière se presse, tente vainement de réchauffer la petite momie pendue dans le vide. Et au-dessus, Arachné guette avec patience une nouvelle proie à travers la lentille de ses huit yeux.

Pris par ma contemplation, je ne l'entends pas rentrer. La porte se referme, je me retourne. Brünhild avance dans la pièce, plus grande que dans mon souvenir.

– Qu'est-ce que vous regardez ?

Sa voix est austère. Désarçonné, je balbutie, agite ma main devant la fenêtre.

– Rien. Non. Une mouche. Elle s'est fait tuer cet après-midi par une araignée, alors qu'elle essayait de se réchauffer. Regardez.

Brünhild s'approche, suit la direction que mon doigt montre, tandis que mon propre regard part à contre-courant, dans les seins que son uniforme écrase.

Une douleur prend mon entrejambe. La lumière tombe sur son visage, qui semble s'adoucir. J'ose ajouter :

– Je l'ai regardée longtemps. Je ne sais pas. C'est triste de mourir comme ça.

Je pense qu'elle va froncer les sourcils, me dire d'écouter les médecins, de prendre les médicaments qu'ils me prescrivent. Au lieu de quoi, elle répond, les yeux toujours rivés à la minuscule dépouille :

– Oui, c'est triste.

Mon regard s'égare à nouveau. Cette femme n'est pas très belle, toute de muscles et de chair. Pourtant, elle dégage une force incroyable, une odeur enivrante et musquée, comme si elle venait de livrer combat contre cent démons. Elle est la guerrière dont elle porte le nom, une véritable icône de fertilité. En voyant sa taille et ses seins énormes, je voudrais m'y blottir pour me reposer.

Elle surprend mon regard, me toise avec sévérité. Je baisse les yeux, tandis que sa voix s'élève à nouveau :

– J'ai ce que vous m'avez demandé.

Elle pose un sac sur la table, en sort des blocs de gouache, composés des couleurs primaires. Quelques pinceaux de taille diverse. Le tout est de mauvaise qualité, mais c'est comme si elle venait d'amener le dernier repas du condamné.

– Merci. Merci infiniment. Vous ne vous rendez pas compte...

– Ce n'est rien.

– ... ce que vous avez fait pour moi. Du fond du cœur, merci.

Malgré elle, un hâle rosit ses joues, fait ressortir des taches de rousseur que je n'avais pas remarquées. Elle s'accorde un timide sourire, qui garde ses dents, pose une main sur mon épaule. Le temps de répéter :

– Ce n'est rien.

Et elle s'éloigne, me laissant à mes richesses imaginées. Avant qu'elle n'ait le temps d'atteindre la porte, je la retiens par ces mots d'enfant :

– Vous n'avez rien dit à personne ? C'est notre secret ?

Ses dents se dévoilent enfin quand elle me répond, sans la moindre trace de moquerie :

– Je ne crois pas qu'il y ait encore de secrets à préserver ici.

Elle n'attend pas ma réponse, disparaît sans rien ajouter.

Je m'assois à la table. De l'autre côté de la vitre, la lumière décline, alors que la petite mouche et sa meurtrière pendent au-dessus de ma tête. Elles ont disparu quand mes yeux tombent à nouveau sur le matériel de peinture. Je sens les muscles de mon visage se tordre, mais ce n'est que lorsque je porte les mains à ma bouche que je réalise que c'est un sourire qui a tiré mes traits.

Mon père était un grand homme. Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté. Le grand bactériologiste. Le collègue estimé de grands savants d'Europe, de Koch à Pasteur. L'inventeur du vaccin contre la scarlatine, le fondateur du centre de bactériologie de l'université, où trônait le buste de pierre sculpté par son ami Rodin.

Mon père était un grand homme. C'est ce qu'on m'a raconté. Moi, je me rappelle un homme sombre, à l'air un peu prophète, qui revenait dans nos vies avec l'air sérieux dont il ne se départait jamais, aussi fugitif que les fantômes qui tapaient parfois du pied contre le plafond du grenier.

Bien sûr, il travaillait beaucoup, mais je crois aussi qu'il redoutait la compagnie de ma mère. Ils s'étaient mariés par erreur, car aucun couple n'était moins assorti qu'eux. Leurs deux familles avaient vu dans cette union une affaire lucrative : les marchands d'armes et les petits bourgeois désireux d'accéder à l'aristocratie.

Je ne les vis presque jamais se toucher, encore moins échanger de mots tendres. Pourtant, ils durent bien mêler leurs corps pour nous donner naissance. Quand j'imagine la scène, je vois ma mère en mante tapie dans un coin de la chambre, fondant sur mon père pour l'enserrer entre ses membres. Elle s'accouple avec lui et, lorsque l'acte est consumé, ouvre grand la bouche pour dévorer son entrejambe.

Il avait fait ce que tout mâle de l'espèce devait faire — assurer la survie de ses gènes. Ensuite, il avait abandonné sa progéniture à cette femme dont il avait sans doute toujours eu un peu peur. Elle était tellement plus forte que lui. Il n'était pas un survivant. C'était un idéaliste, un chercheur, qui tentait de percer les mystères de tout ce qui est et respire sur terre. Un esprit brillant, mais au corps trop fragile contre la dureté du monde.

Lors de nos rares échanges, il me parlait de science, la seule chose qu'il semblait respecter et aimer. Il venait me dire bonne nuit, et lorsqu'il me trouvait réveillé dans mon lit, m'intimait de le suivre dans son bureau qui sentait l'encre et le papier. Sur les étagères qui cachaient les murs, des livres débordaient, empilés dans un ordre qui ne faisait sens que pour lui. Là, il allumait la lampe à huile, et m'éclairait sur le monde de l'invisible.

Il me parlait des micro-organismes qu'il étudiait, avec affection, comme s'ils étaient de minuscules personnes qui vivaient dans les bouillons de culture de son laboratoire. Il m'expliquait leur comportement, leur structure — la membrane et les protéines qui y flottent. Me racontait que les bactéries étaient bien plus vieilles que nous, leur âge se comptant en milliards d'années. Qu'elles avaient été les premières formes de vie, avant que tout le reste n'apparaisse. Qu'elles seraient là bien après que le dernier être humain aura disparu. Je voyais son visage s'illuminer, et je savais qu'il voyait ce monde primaire, quand la planète vierge était recouverte d'un océan infini, abritant une prodigieuse source de vie.

Les yeux brillants, comme s'il avait de la fièvre, il répétait que tout était venu de ça, de simples cellules que notre œil ne pouvait pas voir. Il me disait que je ne devais pas croire ma mère ou le prêtre qui affirmaient que la vie était engendrée par Dieu. La vie venait du jus, de la fange. Elle avait germé dans la soupe primitive, avant de s'en extirper péniblement, millénaire après millénaire.

– La vie ne vient pas du ciel, me dit-il une nuit, le visage penché si près de la lampe que je crus qu'il allait se brûler la joue. Elle s'y élève.

– Mais *otiets*, d'où est venue cette première impulsion de vie ? Comment est-elle arrivée sur terre ?

Lorsque je lui posais de telles questions, il souriait d'un air serein, et me répondait :

– On ne sait pas. C'est pour ça que nous cherchons, que nous étudions, et à chaque nouvelle réponse, que surgit une nouvelle interrogation que nous devons résoudre.